II

QUELQUES INTERPRÉTATIONS DE VIRGILE

1. — Virgile (*Buc.* 3, 36 et suiv.), décrivant une coupe ciselée où s'entrelacent en relief des pampres et des rameaux de lierre, emploie le mot *tornus* pour désigner l'instrument qui a servi à l'artiste. Les traducteurs s'expriment d'ordinaire de telle sorte que cette ciselure paraît avoir été faite « au tour » (!). Quelques commentateurs reculent devant cette étrangeté et pensent que Virgile nomme « par périphrase le tour au lieu du ciseau » (V. Chapot, dans le *Dictionnaire des antiquités*, s. v., note 24). Le mot *tornus* et le mot grec dont il est la transcription n'auraient-ils pas servi à désigner soit l'outil qui sert à ciseler (τορεύειν) soit l'établi fixe du ciseleur, avant de s'appliquer au dispositif perfectionné qui permet d'utiliser un mouvement de rotation? Ne sommes-nous pas victimes, en traduisant le mot latin, de la suggestion contenue dans nos mots français *tour* et *tourner?* Le *Dictionnaire des antiquités*, s. v., ne permet pas de résoudre la question.

2. — Virgile (*Georg.* IV, 110) arme son Priape-épouvantail d'une « falx saligna ». Qu'est-ce que peut bien être une faux ou faucille de saule? Aucun traducteur, aucun commentateur ne paraît résoudre ni peut-être remarquer la difficulté qu'il y a à se représenter cet outil. Salomon Reinach, à la fin d'un long article du *Dictionnaire des antiquités* consacré aux diverses formes de faux et de faucilles, ne sachant apparemment que faire du texte de Virgile (confirmé du reste par *Priap.* 5, 1 : « ligneus ... Priapus et falx lignea »), dit simplement : « Enfin la faux de saule est attribuée au dieu des jardins Priape. » Ici encore il semble qu'il y ait erreur par suggestion, due au parallélisme de lat. *falx* avec fr. *faux*. L'outil de Priape, dieu des jardins, doit être le « croissant » ou « fauchet » de jardinier, constitué par une courte lame ou un simple couteau fixé au bout d'un long manche. Un tel outil peut être taillé grossièrement dans une tige de saule, mais jamais de la vie celui que nous appelons une faux ou une faucille!

3. — Dans un dictionnaire très répandu, l'expression *luna silenti* de Caton (*Agric.* 29; 40, 1; 49, 2) et de Pline l'ancien (*N. H.*, XVI, 190; XXVIII, 7, 23) est traduite par « quand la lune est voilée ». C'est un contresens, car dans tous ces passages il est question du moment où on doit accomplir certains travaux des champs, donc d'un moment de la journée, que Caton précise (40, 2) par l'indication accessoire « postmeridiem ». Le sens est : « quand la lune est obscure », c'est-à-dire « pendant la nouvelle lune ». Le sens de *silere* = « être dans l'ombre » est

indiscutable; c'est celui auquel se réfèrent et Festus quand à propos de *silicernium* (295, 2 et suiv.) il appelle le mort « is qui silentium cernit », et Donat quand à propos du même mot (ad Ter., *Ad.* 587) il explique : « silentes, id est umbrae ». Dès lors, ne doit-on pas mettre en doute l'explication, si délicieusement poétique, mais pléonastique, qu'on donne d'ordinaire du « tacitae per amica silentia lunae » de Virgile (*Aen.* II, 255) : « l'aimable silence du calme clair de lune » ? Ne s'agit-il pas plutôt de la disparition de la lune derrière les nuages, qui permet à la flotte de dissimuler son avance, et ne peut-on pas attribuer à Virgile, toujours à l'affût des archaïsmes d'expression, la coquetterie de poétiser ici la vieille formule des paysans du Latium, sauvée pour nous de l'oubli par Caton ?

4. — Des traductions récentes de Virgile appellent encore Sélinonte « la ville des palmes » d'après *Aen.* III, 705 : « palmosa Selinus ». On a pourtant fait justice de cette interprétation : M. P. Nicosia (*Arch. stor. Sicil.*, 1924, p. 408-414) a rappelé que le palmier était inconnu en Sicile au temps de Virgile. Mais cet auteur, après avoir indiqué que Virgile a pu penser au palmier nain, « chamerops humilis », renonce à cette interprétation pour supposer d'après une représentation de monnaie qu'il s'agit d'une sorte d'acanthe ou d'ache. Avant de connaître la première suggestion de M. Nicosia, j'avais pensé aussi au palmier nain, dont Cicéron nous dit qu'il était abondant en Sicile : « radices palmarum agrestium, quarum erat in illis locis (à Pachynum, qui est comme Sélinonte sur la côte sud) sicuti in magna parte Siciliae multitudo ». Un voyage récent en Sicile m'a permis de le constater en telle abondance autour de Sélinonte que je tiens plus que jamais à mon interprétation de « palmosa Selinus ».

5. — Lorsque dans l'*Énéide* X, 406, Virgile compare la fureur de la mêlée à celle d'un incendie, il nous propose l'évocation suivante :

Dispersa immittit siluis incendia pastor.

Qu'est-ce que ce berger qui met le feu aux forêts? On a pensé au brûlage des chaumes, qui est en effet d'usage courant en Italie, mais le moyen alors d'expliquer *siluis?* Ici aussi un voyage au pays de Virgile fournit l'explication : il s'agit d'un usage qui est encore couramment pratiqué en Méditerranée; certains maquis, en particulier justement le maquis de palmiers nains dont j'ai parlé plus haut, n'offrent la pâture aux moutons et aux chèvres que lorsqu'ils ont de jeunes pousses, si bien que périodiquement on est obligé de les incendier pour les renouveler; le spectacle de ces incendies volontaires est tout à fait caractéristique du paysage méditerranéen, et se trouve fort exactement décrit par Virgile :

Correptis subito mediis extenditur una
Horrida per latos acies Volcania campos.

6. — On a discuté la question de savoir si l'*hirundo* de Virgile est le martinet ou l'hirondelle commune (cf. Th. Fl. Royds, *The beasts, birds and bees of Virgil*, et P. d'Hérouville, dans cette *Revue*, t. VI, p. 63). Or, il y a un trait que le poète ne manque pas de noter chaque fois qu'il parle de l'hirondelle, c'est son bavardage incessant : « arguta » (*Georg.* I, 377), « garrula » (*Georg.* IV, 307), « loquacibus » (*Aen.* XII, 475). Le trait s'applique mal à l'hirondelle de nos pays, qui n'est babillarde qu'occasionnellement, et qui l'est surtout, si l'on peut dire, chez les poètes, en souvenir de Virgile; mais il y a en Italie du Sud une variété d'hirondelle dont le cri, tout différent de celui qui nous est familier, constitue un bavardage incessant, obsédant, très propre à nous faire comprendre la prière de saint François : « Sœurs hirondelles, ne pourriez-vous vous taire? » C'est là, à n'en pas douter, l'hirondelle de Virgile.

J. Marouzeau.

III

LES SENTIMENTS FAMILIAUX DE CICÉRON

D'APRÈS LE VOCABULAIRE DE SES LETTRES[1]

On saisit dans les lettres de Cicéron mille nuances variant suivant les personnes auxquelles l'écrivain s'adresse, mais aussi suivant les circonstances et l'humeur du jour (L. Laurand, *Cicéron est intéressant*, p. 21). L'étude de ces nuances nous renseigne en particulier sur les sentiments de Cicéron vis-à-vis des membres de sa famille.

Si l'on s'en rapporte aux lettres à Atticus, on s'aperçoit que les rapports entre Cicéron et sa femme n'étaient pas toujours des plus cordiaux, même pendant les premières années de leur union (cf. *A.*, I, 18, 2). Nous ne relevons jamais de diminutif ni de possessif affectueux lorsqu'il s'agit de Terentia, même à l'occasion d'une maladie : « Terentia magnos articulorum dolores habet » (*A.*, I, 5, 8). Elle apparaît comme la femme légitime, sans plus, dans la même phrase où ses enfants reçoivent les noms les plus affectueux : « tantum requietis... quantum cum uxore et filiola et mellito Cicerone consumitur » (*A.*, I, 18, 1).

Le ton change complètement pendant l'exil : Terentia devient le modèle des épouses, idéalisée par l'éloignement, et Cicéron ne trouve pas de termes assez affectueux pour elle : « mea Terentia » (*F.*, XIV, 3, 1), « mea desideria » (*F.*, XIV, 2, 4), « mea uita » (*F.*, XIV, 4, 1), « mea suauissima atque optatissima Terentia » (*F.*, XIV, 5, 2). Mais cette ten-

1. Extrait d'un mémoire pour le diplôme d'études supérieures présenté à Paris en 1932.